

Colloque Charles de Foucauld

5-6 octobre 2006

Faculté de théologie catholique – Université Marc Bloch – Strasbourg

## Un grain de blé jeté (tombé) en terre œcuménique

par Gérard SIEGWALT

ancien professeur de la Faculté de théologie protestante

Comment caractériser ma propre contribution qui vient se situer entre l'exceptionnel connaisseur de Charles de Foucauld que vous êtes, Père Six

(c'est à l'Assekrem que, en 1982, j'ai lu votre *Vie de Charles de Foucauld*, avec le retentissement en profondeur que laisse deviner l'expérience personnelle du désert, sur les traces mêmes de Charles de Foucauld et dans la proximité hospitalière et fraternelle des Petits Frères de Jésus et aussi, à Tamanrasset, des Petites Sœurs de Jésus),

et puis vous, Monseigneur Bouvier, le postulateur de la cause de béatification, à Rome, de Frère Charles de Jésus ?

Pour la connaissance de Charles de Foucauld non seulement ma contribution n'apportera strictement rien mais mettra sans doute à rude épreuve l'indulgence de chacun-e de vous, à cause du caractère très particulier, ou très personnel, de ma réception de Charles de Foucauld. Quant au procès de béatification, non seulement je n'ai aucune pièce à y apporter, mais je peux seulement espérer (et j'espère sincèrement) que ma prise de parole ne s'avérera pas contre-productive.

Si je suis là, ce n'est pas par souhait personnel, mais sur l'amicale insistance de mon ami Raymond Mengus qui a eu raison, avec la persuasive générosité de cœur et d'esprit qui le caractérise, de ma réticence. Sur quoi faisait-il fond pour appuyer sa requête ? Je me souviens que lors de l'échange téléphonique entre lui et moi deux choses ont été évoquées.

La première est une mention de Charles de Foucauld faite dans la préface au premier volume (paru en 1986) de la *Dogmatique pour la catholicité évangélique*. Parlant de la caractéristique fondamentale de la vie de Jésus, à savoir le « pour nous » de cette vie, et pour dire que ce « pour nous » est enraciné dans un « avec nous », on trouve ces quelques lignes :

« Charles de Foucauld a rendu cette solidarité active « avec », celle qui précède toute action proprement dite qui est une action « pour », par l'expression de « *fraternité universelle* ». Jésus est le frère universel, et à cause de cela, les chrétiens sont appelés à l'être également, à la suite du Christ. Dans une situation d'Église très minoritaire, vivant dans un pays d'une autre foi, l'islam, Charles de Foucauld écrit : "Je veux habituer tous les habitants, chrétiens, musulmans et juifs et idolâtres à me regarder comme leur frère – le frère universel." (J'ajoute :) Telle est la foi chrétienne. Le présent ouvrage veut traduire – et espère ne pas trop trahir – l'universalité de l'intérêt, de la solidarité et de la fraternité de la foi chrétienne. »

La deuxième chose qui a été évoquée entre nous, c'est une personne. Pierre Bockel. L'expression « frère universel » est, pour moi, ineffaçablement attachée à lui, qui fut archiprêtre de la cathédrale de Strasbourg. Je ne sais plus dans lequel de ses livres il la mentionne, si c'est dans *L'enfant du rire* ou dans *Le temps de naître*, ni si je la lui ai entendue prononcer, mais si elle a commencé, bien avant la retraite à l'Assekrem, à être une graine jetée (tombée) en terre œcuménique, en l'occurrence protestante, c'est qu'à mes yeux il l'incarnait. Pierre Bockel était frère en se montrant frère, et cela pas seulement vis-à-vis de l'hétérodoxe que, selon les normes canoniques, j'étais sensé être et suis peut-être toujours. L'appartenance confessionnelle de l'autre, ou même le détachement de l'autre par rapport à la foi chrétienne ou encore l'attachement de l'autre à quelque autre foi voire telle idéologie, tout cela lui importait peu. Ce qui lui importait, c'était notre commune humanité et que le Christ, qui l'habitait et qu'il servait, est sans exclusive. Pierre Bockel était d'une profonde loyauté ecclésiale et, non pas malgré cela mais à cause de cela, d'une égale liberté (parce qu'il savait, avec Vatican II, que si l'Église du Christ « subsiste » dans son Église à lui, l'Église romaine donc, celle-ci ne l'« incarne »

pas en totalité et se pervertirait comme Église, comme toute Église se pervertit, en prétendant avoir le monopole de l'Église du Christ).

\*

Pour qu'une graine jetée en terre tombe en terre, pour qu'elle y soit par conséquent accueillie, la terre d'accueil doit y être préparée. Connaît-on jamais vraiment ce qui a préparé en vous l'accueil fécondant d'une telle graine ? Je me souviens d'une retraite que j'ai faite, une autre année, chez les Petites Sœurs de Bethléem, une fois au Mont Voiron, une autre fois à Currière-la-Chartreuse. L'évidente et fervente dévotion mariale de cette encore toute jeune Communauté monastique (dévotion qui trouve son équivalent chez Charles de Foucauld) aurait pu normalement heurter le protestant en moi. Pourquoi cela ne fut-il pas le cas ? À ce moment-là l'image de la nappe phréatique qui sous-tend les différentes explicitations de l'Église une du Christ m'est venue : image des vases communicants entre ce que Paul Tillich appelle le principe protestant d'un côté, la substance catholique de l'autre côté. Comment ne pas être conscient en profondeur de la dimension mariale de la foi chrétienne et que cette dimension, dont on vérifie l'authenticité évangélique à l'esprit du Magnificat qui l'inspire et qu'elle dégage ou, autrement dit, aux fruits, ceux des Béatitudes, qu'elle porte, doit être légitimement cultivée et qu'elle l'est certainement aussi et particulièrement de celle manière-là (i.e. de la dévotion mariale). L'image de la nappe phréatique renvoie à la « communion des saints » que nous confessons et dont nous vivons tous.

Avant que Charles de Foucauld n'y entre pour moi, et préparant pour moi son entrée en elle, préparant par conséquent la terre en moi pour l'accueil de la graine qu'il est devenu en moi, j'ai conscience de l'apport qui me vient de ma propre tradition luthérienne et que je relie à un nom dont je dois la connaissance au danois Regin Prenter qui a assuré l'enseignement de la dogmatique à la Faculté protestante de Strasbourg au début des années 60 et qui était marqué dans sa pensée par lui : il s'agit de son compatriote Grundtvig, contemporain de Kierkegaard, doit il suffire de retenir la formule : « *d'abord homme (Mensch), ensuite chrétien* ». Je ne peux ici montrer si et comment cette formule est effectivement authentiquement luthérienne. On pourrait à première vue penser que c'est plutôt la succession inversée des termes qui l'est, à savoir : « *d'abord chrétien, ensuite homme* ». Et dans la dite préface, où se trouve, avant celle à Charles de Foucauld, la référence à Grundtvig, je réfléchis d'abord au sens de la formule selon cette succession inversée. Comme le possible intérêt de ma contribution à ce Colloque sur Charles de Foucauld ne peut tenir qu'à montrer ma réception *luthérienne* de ce dernier, je ne peux éviter de réfléchir à la formule de Grundtvig, en considérant ce dernier, comme Prenter le fait et, comme à ma connaissance, cela n'est contesté par personne, comme un authentique représentant de la tradition luthérienne. Avant de revenir à Charles de Foucauld, il me faut par conséquent dire comment Grundtvig m'a permis de conceptualiser pour moi-même une situation qui certainement vient de plus loin encore, à savoir de cette nappe phréatique spirituelle dont je parlais, et dont la conceptualisation préalable a constitué le terrain où pouvait être tout naturellement accueillie la graine foucauldienne.

Je citerai par conséquent, de la préface mentionnée, deux extraits relatifs à la formule de Grundtvig. Le premier considère cette formule prise dans la succession inversée des deux termes « homme » et « chrétien », ce qui donne alors : « *d'abord chrétien, ensuite homme* ».

« L'accent de la formule ainsi envisagée, lorsqu'elle concerne (par conséquent) des chrétiens, repose sur la deuxième partie "ensuite homme". On peut échapper à cette interpellation en restant figé sur le premier terme "d'abord chrétien". Il y a quelque raison à accentuer la formule ainsi (c'est-à-dire à insister sur le "d'abord chrétien"), l'humanité, l'être ou le devenir-homme étant, à prendre la formule ainsi, le fruit, le résultat de la "christianité", de l'être ou devenir-chrétien. Mais, à se fixer sur le premier terme, soit à propos de soi-même soit à propos d'autrui, on peut, à force de vouloir provoquer, susciter le devenir-chrétien, au contraire l'arrêter, le fermer sur soi, à vrai dire le piétiner ou l'étouffer. On arrêtera du même coup aussi le devenir-homme en tant qu'il résulte du devenir-chrétien : ou bien l'un et l'autre s'étioleront ensemble, le chrétien comme l'homme dans leur unité étant voués à ne jamais s'épanouir, ou bien l'homme se développera contre le chrétien et le chrétien contre l'homme. Cette dernière possibilité peut se produire à l'intérieur de la même personne qui est alors marquée par un dualisme profond, ou entre des catégories d'hommes, ceux qui se disent chrétiens d'un côté, ceux qui s'affirment non-chrétiens, et ce au nom d'une certaine conception de l'humanité, de l'être ou devenir-homme, de l'autre côté. En fait, c'est généralement l'un et l'autre qui a lieu, pour la plus grande confusion aussi bien du devenir-chrétien que

du devenir-homme, et, partant, pour le malheur tant de la “christianité” que de l’“humanité”. Le chrétien, en effet, ne saurait, en vérité, se définir contre l’homme, l’homme en lui et l’homme autour de lui, mais seulement avec et pour lui : le “contre lui”, lié au mal en soi-même et en l’autre, est toujours, s’il est motivé chrétiennement et humainement, référé et donc subordonné à un “pour lui” plus fondamental qui tient au fait que le Dieu confessé par la foi chrétienne est un Dieu “pour nous”. Et l’homme ne saurait, en vérité, être “intègre”, on peut aussi dire intégré, si, se distançant de l’être chrétien, il est simplement contre, si par conséquent il n’est pas ouvert, par-delà la critique d’une “christianité” aliénée (c’est-à-dire en l’occurrence figée sur elle-même et donc coupée de l’“humanité”), à cet être-chrétien dans sa vérité, pour autant que celui-ci est susceptible d’être porteur de – et à ce titre une aide pour – un être ou devenir-humain plus vrai. »

C’est dire – telle est en substance la teneur de cet extrait – que, d’un côté, l’être ou le devenir-chrétien, s’il ne conduit pas à l’être ou devenir-homme, se falsifie lui-même comme être ou devenir-chrétien ; que, de l’autre côté, l’être ou le devenir-homme n’est pas seulement impliqué comme une conséquence dans l’être ou le devenir-chrétien, mais est en même temps, et déjà, présupposé par lui.

L’autre extrait met alors en relation l’une avec l’autre les deux successions de la formule, donc la succession inversée « d’abord chrétien, ensuite homme », et la succession au sens de Grundtvig : « d’abord homme, ensuite chrétien ». Selon celle-ci, l’homme, est-il dit dans la préface, est caractérisé comme « un homme en quête. Tel est l’homme dans le chrétien lui-même comme en tout homme ; et lorsque cette “humanité” en quête est assumée, en soi comme en autrui, une solidarité apparaît qui lie tous les hommes les uns aux autres comme étant tous également partie-prenante d’une même ... quête »".

« Le lien entre cet homme qui vient d’abord, même dans le chrétien, comme il vient d’abord en tout homme, de quelque race, culture ou religion qu’il soit, et l’homme qui vient ensuite, qu’il soit déterminé par la foi chrétienne ou par une autre foi, voire par la non-foi, rend ce dernier “humain” dans le sens premier de ce mot : c’est-à-dire que sa “nouvelle humanité” – celle qui lui est donnée et dans laquelle il est appelé à croître du fait de sa “christianité”, de son être ou devenir-chrétien ou de sa foi autre, voire de sa non-foi – échappe, grâce à ce lien, là où il n’est pas nié mais assumé, à toute coupure d’avec sa “première” humanité, à toute surenchère sectaire, bref à toute tentation de “surhumanité”. La nouveauté n’est certes pas niée, mais elle est celle de l’homme, de “l’homme d’abord”, de celui qui reçoit sa nouvelle détermination par la foi chrétienne, par une autre foi ou par la non-foi, comme une détermination de sa qualité d’homme en quête, et donc comme un don, une grâce dans le cas de la foi chrétienne, mais aussi dans le cas de telle autre foi et peut-être même de telle non-foi, ou encore comme l’aboutissement d’un effort ou comme un destin dans le cas de telle compréhension, légaliste ou prédestinationniste, de la foi chrétienne comme aussi dans le cas de telle autre foi ou de telle non-foi : la “nouveau” détermine mais ne supprime pas “l’homme d’abord” qui, dans la nouveauté même que lui apporte la foi chrétienne, une autre foi ou la non-foi, demeure essentiellement homme, c’est-à-dire fini et conscient de sa finitude, et pour tout dire “pauvre”. Il est comblé par la grâce, lui le pauvre, et parce que pauvre – jamais la grâce n’est “sienne”, toujours elle est un don – ; ou il conquiert la nouveauté de haute lutte et connaît alors la tentation de l’illusion d’avoir surmonté en soi “l’homme d’abord” – celui-ci est pourtant toujours là, voyant dans la nouveauté atteinte soit un artifice qui ne pourra que s’écrouler le moment venu soit en fait un don que le douloureux effort seul, comme malgré lui, a pu libérer – ; ou encore il se soumet au destin mais sans jamais vraiment pouvoir s’identifier avec lui, en restant celui qui questionne son destin même. “L’homme d’abord” peut être superficiellement occulté mais non, en fait, nié ou dépassé par la nouveauté de “l’homme ensuite” ; celle-ci n’est humaine que référée à “l’homme d’abord”, parce que vécue par lui. »

Voilà le terreau où est venue tomber – il s’agit dans un tel cas chaque fois d’un *kairos* (il y a dans toute existence humaine des *kairoi*, des moments de grâce et donc de décision ; ils engagent notre existence sur le chemin de notre devenir inextricablement « homme et chrétien ») – la graine de la fraternité universelle illustrée comme par *une* icône, et donc représentée symboliquement (selon la signification vrais du « symbole »), dans et à travers l’existence toute finie, toute humblement humaine, de Charles de Foucauld.

\*

On pourrait maintenant être tenté de vouloir vérifier ce qu’a donné cette graine, d’abord chez Charles de Foucauld lui-même, ensuite au-delà de lui dans sa propre Église et puis peut-être même dans les

cultures et religions au milieu desquelles elle a été jetée et est tombée, voire finalement aussi dans le terreau particulier – protestant – dont je suis en l'espèce un mais certainement pas l'unique exemple. Mais on percevra aussitôt le caractère de tentation que constituerait une telle tentative. Tentation de détournement et, partant, de perversion, où l'on voudrait passer de la graine aux fruits qu'elle porte, alors que Dieu, seul donateur de la graine dans et à travers la personne et la vie de Charles de Foucauld (après, sans aucun doute, bien des précurseurs), est aussi le seul juge des fruits tant chez Charles de Foucauld lui-même que au-delà de lui. Si la graine a porté des fruits, c'est des fruits qui sont eux-mêmes des graines et qui ne valent que comme telles, appelées qu'elles sont à porter encore des fruits, et des fruits comme graines. Une graine perd sa fécondité lorsqu'elle se prend pour un fruit et se contemple elle-même comme tel. Il est juste d'avoir conscience du fait que l'Église-Narcisse n'a pas d'enfants. La fécondité spirituelle – posthume – de Charles de Foucauld n'est certainement pas *due* à l'absence, durant sa vie elle-même, de fruits visibles de ce qu'on peut appeler son « charisme », comme si les fruits au plan spirituel étaient jamais un dû. Mais sa vie de « frère universel » à la suite de Jésus a été, dans toute sa concrétude inévitablement particulière et donc dans toute sa relativité conditionnée, du fait de sa persévérance dans son charisme (précisément de « frère universel ») comme une prière d'oblation à Dieu : s'il a prié pour avoir des frères et des sœurs, cette prière n'a commencé à être exaucée que plus de dix ans après sa mort, et elle continue à être exaucée, bien autrement encore que ce qu'il a pu imaginer, et elle porte en elle d'autres potentialités d'exaucement encore. La puissance de sa prière – tout à son insu (c'est nous qui, après coup, pouvons oser le dire ainsi) –, c'était sa vie donnée en réponse à la vocation qui l'habitait ; c'était sa vie qui était elle-même une prière : une vie comme graine et une prière comme graine.

C'est cela la portée universelle de la fraternité universelle que Charles de Foucauld a vécu à sa manière – particulière. La réalisation de la fraternité universelle dans la vie de Charles de Foucauld n'a pu être que particulière, comme elle a été particulière dans la vie de Jésus de Nazareth qui la fonde. Mais cette particularité est riche d'une puissance d'universalité qui s'atteste, dans le cas de Jésus, dans sa résurrection et, dans le cas de Charles de Foucauld à la suite de Jésus et donc toutes proportions gardées, dans sa fécondité spirituelle venant jusqu'à nous.

\*

« Un grain de blé jeté (tombé) en terre œcuménique ». Ce titre de ma contribution aux « Réflexions théologiques et pastorales sur l'actualité de Charles de Foucauld » prend maintenant un sens beaucoup plus profond, plus « œcuménique » encore que le sens premier où la terre œcuménique est une terre bien particulière, la terre protestante et plus particulièrement luthérienne, en fait une terre luthérienne nettement circonscrite. Mais déjà cette terre luthérienne, marquée par le danois Grundtvig avec sa formule « d'abord homme, ensuite chrétien », est en puissance plus profonde, plus « œcuménique », plus universelle que son interprétation dans son cadre confessionnel ne le donne à entendre, faisant éclater ce cadre dans le sens d'y voir une particularisation – tout à fait légitime comme telle et donc comme lieu d'insertion inévitablement particulier dans l'oïkoumène de l'humanité et de la christianité – d'une réalité qui n'est particulière que comme « concret universel » et qui n'est universelle que comme « universel concret ». On sait que l'expression « universel concret » est de Hegel et caractérise chez lui l'essence de Jésus comme Christ. L'expression unit dialectiquement la particularité et l'universalité et est à ce titre éclairante ici. La christianité (le devenir-chrétien) est toujours particulière, l'humanité (le devenir-homme) également. Et en même temps cette particularité est grosse de l'universalité ; le particulier est ouvert, comme tel et donc lorsqu'il ne s'absolutise pas et ne pervertit pas la particularité en particularisme, à l'universel. La fraternité universelle est toujours particulière, toujours concrète ; c'est comme telle, comme fraternité concrète (pour Charles de Foucauld avec « tous les habitants, chrétiens, musulmans et juifs et idolâtres » : il ne s'agit pas, dans le Hoggar, de masse !) qu'elle a une puissance d'universalité. Cette graine – particulière – de la fraternité universelle est inévitablement jetée en terre œcuménique, même si celle-ci est inévitablement chaque fois une terre particulière. C'est le concret de la fraternité, une fraternité sans exclusive et donc « tous azimuts », qui est universel, et le caractère universel de la fraternité est toujours concret, toujours particulier.

« Un grain de blé jeté/tombé en terre œcuménique ». Quel est ce grain de blé ? Est-ce vraiment la fraternité universelle de Charles de Foucauld ou n'est-ce pas plus profondément l'icône de cette fraternité universelle dont Charles de Foucauld n'a été qu'un reflet – un reflet particulièrement frappant –, à savoir Jésus lui-même qui est, lui, pour Charles de Foucauld d'abord, le frère universel. C'est dans et à travers la vie de Frère Charles de Jésus que cette graine première a été actualisée à nouveau, et comme dit de manière particulière et frappante, et comme telle avec toute sa puissance universelle. La fraternité universelle de Charles de Foucauld est le fruit de son intimité avec Jésus. Parler de fraternité universelle sans parler de sa source, c'est parler d'un idéal que le premier obstacle viendra reléguer dans le monde des illusions, laissant derrière soi amertume et ressentiment. Avant la fraternité universelle de Charles de Foucauld, ce que, après d'autres mais à nouveau de manière très particulière je lui dois, c'est l'approfondissement de la relation à Jésus et, avec Jésus, à Dieu. Pendant mon séjour à l'Assekrem, j'ai lu quelques extraits des carnets spirituels de Charles de Foucauld remontant à son séjour chez les Clarisses à Nazareth. Je ne les ai jamais relus depuis, et je m'y réfère de mémoire, sans éprouver le besoin de les vérifier. J'en rends compte de la manière dont ils ont fait leur chemin en moi. La « vie cachée de Jésus à Nazareth » pendant ce qu'on appelle « les années obscures » de Jésus avant son baptême par Jean le Baptiste et le commencement de son ministère public, l'exploration intérieure de cette vie cachée par Charles de Foucauld dans une sorte de démarche mystagogique, initiatique, avec, comme son fruit, l'imitation par lui de cette vie cachée, l'incarnation, si je puis dire, en lui – Charles de Foucauld –, c'est-à-dire l'appropriation par lui de l'esprit des béatitudes qui est l'esprit de cette vie cachée de Jésus, le contact vivant, à travers le Ressuscité présent pour lui dans le saint tabernacle, avec le Jésus terrestre de ces années-là précédant sa manifestation publique, tout cela m'a pour toujours stimulé et fécondé dans ma vie intérieure et m'a fait découvrir, progressivement, dans les saintes Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament des graines, des ferments de vie qui m'étaient restés cachés jusque là et qui étaient vivifiés de cette manière-là, tout comme nous y découvrons constamment, sous l'impulsion de quelque réel que ce soit, de nouvelles potentialités de vie nouvelle.

\*

Charles de Foucauld, dans sa réalité vécue de frère universel et dans la fondation quotidienne de cette réalité vécue dans la relation à Jésus et à Dieu, a suscité une « Wirkungsgeschichte » (une histoire efficiente) dont j'ai essayé de rendre compte d'une trace particulière et qui est susceptible, à cause de sa charge spirituelle créative, de continuer à nous rejoindre dans toute la chrétienté qui se réclame de Jésus et au-delà d'elle, dans toute l'humanité en tant qu'elle est l'horizon de vie de la chrétienté, aussi bien en amont qu'en aval comme cela a été dit en relation avec la double succession de l'homme et du chrétien selon notre réflexion à propos de la formule de Grundtvig. La « Wirkungsgeschichte » (l'histoire efficiente) est une histoire de la réception de Charles de Foucauld. On pourrait penser qu'avec le procès en cours de la béatification de Charles de Foucauld, cette réception est en train de s'achever. Mais outre qu'au plan spirituel, c'est-à-dire de la foi, rien n'est jamais acquis, ni pour l'Église ni pour le croyant individuel, outre donc que la foi et l'Église se définissent dans leur essence comme étant constamment en devenir (ce dont rendent compte les expressions « ecclesia peregrinans », « theologia viatorum », etc.), la question se pose : qui peut, qui a le droit de parler de fraternité universelle ?

Ce n'est pas la question des fruits qui est ainsi à nouveau posée (elle a déjà été éclairée), mais celle de la qualité de la graine. Sa qualité est, en langage théologique, celle de la grâce, d'abord en Charles de Foucauld lui-même et, s'il se peut, en nous et dans l'Église et ce *via* (entre autres, et en particulier) Charles de Foucauld en tant que, comme déjà dit, icône de l'icône qu'est Jésus lui-même. En paraphrasant une affirmation de saint Paul (2 Co 4, 7), la grâce transcende, transfigure le vase de terre dans lequel elle est enclose. L'histoire efficiente de Charles de Foucauld est celle de la qualité de la graine de la fraternité universelle. On peut dire qu'il est un témoin autorisé – c'est-à-dire qui a autorité – et un témoin parlant – c'est-à-dire qui nous parle – de cette dernière, non par lui-même mais par Celui dont il ne veut être rien d'autre que le « petit frère ». Nous qui, en référence à, et à la suite de Charles de Foucauld, parlons de fraternité universelle, avons-nous – et l'Église qui s'apprête à le béatifier a-t-elle – autorité, une autorité parlante, donc qui parle, pour être, comme lui (Frère Charles

de Jésus), icône de l'icône du Frère universel ? À quelle conversion le Frère universel doit-il, va-t-il, nous conduire encore en vue de cela ? Quels murs de séparation (en renvoyant à cette image employée dans Éphésiens 2, 13ss) doivent encore tomber en vue de cela, à l'intérieur de l'Église et donc entre les Églises, dans le sens de leur pleine réconciliation entre elles et donc de leur pleine reconnaissance mutuelle ? Comment ne pas poser la question de savoir si la fraternité universelle telle qu'elle renvoie de Charles de Foucauld à Jésus lui-même, ne met pas à mal – autrement dit : ne pousse pas à réviser – bien des comportements dictés par la peur, par l'arrogance, par l'indifférence dans beaucoup de nos Églises et entre elles ? Si à ce propos je pointe en particulier plusieurs préceptes du droit canon qui ne portent pas témoignage à cette fraternité universelle, délimitant, tant que ces préceptes demeurent, les restrictions d'application de la fraternité universelle (à l'égard de ceux/celles qui ne correspondent pas aux normes canoniques, que ce soit en particulier pour des raisons confessionnelles et donc ecclésiastiques ou pour des raisons morales, de non-convenance morale, et ce dans la méconnaissance des personnes et de leur vécu devant Dieu), c'est pour dire avec une profonde reconnaissance envers Dieu que je vois ces préceptes assez couramment transgressés, non par laxisme mais au nom de la vertu de force que donne l'amour du Christ qui chasse la peur (« il n'y a pas de peur – en grec : phobie – dans l'amour », dit 1 Jn 4, 18), et avec, comme fruit, celui de nourrir cet amour dans toutes les parties prenantes : l'Église du Christ – une, sainte, catholique (ou universelle) et apostolique – est construite par là, dans les différentes Églises et avec elles, entre elles et à travers elles. Mais la question des murs de séparation – murs de la peur, de l'arrogance, de l'indifférence – qui doivent tomber au nom de la fraternité universelle et donc au nom de Jésus n'est pas limitée à l'Église et donc aux Églises ; elle vaut également entre chrétiens et juifs, et entre chrétiens et musulmans, et entre chrétiens et « idolâtres », comme dit Charles de Foucauld, non pour nier les différences et les banaliser, mais pour les nommer et pour que les différences nommées, à la différence des différences non nommées les uns vis-à-vis des autres et qui alors s'avèrent destructrices, démoniaques pour les relations entre les religions et avec les idéologies, deviennent des pierres de construction d'une humanité qui ne peut devenir humaine qu'à ce prix.

La graine de la fraternité universelle est, pour l'Église d'abord qui, dans la ligne de Charles de Foucauld, propose cette graine et, partant, pour toute l'Église universelle dans ses différentes explicitations qui sont toutes également concernées par elle, d'une grande exigence, mais d'une exigence libératrice parce que réconciliatrice. Elle comporte à ce titre une grande promesse, pas seulement pour l'Église mais, certainement par la médiation de son témoignage, pour la cohabitation des religions, des cultures, des peuples, des êtres humains dans leurs différences. La vie donnée de Charles de Foucauld, sa vie comme prière, appelle, à sa suite, ou plutôt à la suite de Celui dont il est une icône, d'autres vies données, d'autres vies comme autant de prières, pour que le grain de blé ne soit pas seulement jeté mais tombe effectivement en terre œcuménique.